

L'Avenir de la sémio-linguistique: À propos d'une polémique récente

THOMAS G. PAVEL

Les paisibles pages de la *RSSI* (*Recherches Sémiotiques/Semiotic Inquiry*), revue de l'Association Canadienne de Sémiotique, ont été dernièrement animées par un vif échange de critiques et de contre-critiques à propos des applications des méthodes sémio-linguistiques à l'étude des contes populaires. Dans la livraison de décembre 1982, parue en 1983, Claude Bremond analyse sévèrement l'étude 'Sémiotique générale de "Pierre la fève," version québécoise du conte type 563' de Clément Legaré, étude publiée dans le volume *La Bête à sept têtes et autres contes de la Mauricie* (Montréal: Quinze 1980). La vivace réponse de Legaré arrive dans le numéro de juin 1984, paru en 1985.¹ Les enjeux de cette polémique me semblent aller bien au-delà d'une divergence habituelle d'opinions dans l'interprétation de la tradition orale; en fait, tel que j'espère le montrer dans ce qui suit, cette polémique soulève des questions d'un considérable intérêt théorique, et dont le prolongement conduit d'une manière assez inattendue à une question de déontologie intellectuelle. En tenant compte du fait que les propositions de l'école sémio-linguistique ont joué d'une certaine influence en théorie littéraire, surtout parmi les chercheurs canadiens francophones, il n'est peut-être pas inutile de tenter d'en tirer quelques enseignements d'une portée plus générale que l'objet initial de la dispute, en évaluant à l'occasion les perspectives d'avenir de la méthode.

Le problème dont part le débat est celui-ci: comment étudier un objet culturel concret et compliqué, en l'occurrence le conte québécois 'Pierre la fève,' à partir d'un réseau conceptuel d'une grande généralité et abstraction — le modèle sémio-linguistique inauguré par les im-

portants travaux d'Algirdas J. Greimas. Peut-on soutenir que 'Pierre la fève' se laisse décrire de manière intéressante au moyen de notions sémio-linguistiques telles que 'génération,' 'carré sémiotique,' 'modèle constitutionnel,' etc. Le texte de Legaré plaide en faveur d'une réponse affirmative, et ceci le plus efficacement du monde, car l'auteur tente de démontrer les vertus des notions sémio-linguistiques non pas au niveau de la théorie, mais pour ainsi dire en action. Bremond réagit en se situant de prime abord au niveau de l'action, des résultats, mais en passant graduellement à des considérations d'ordre théorique. Si les analyses de Legaré restent en partie contestables, soutient Bremond, les difficultés n'en sont pas dues à quelque défaillance personnelle de l'érudit folkloriste, mais dérivent des carences de la méthode choisie. En particulier, Bremond s'en prend à deux thèses sémio-linguistiques: que tout objet sémiotique s'organise autour d'un noyau sémantique d'une grande simplicité; que les objets sémiotiques, tels que nous les percevons, doués de qualités sensorielles, de méandres narratifs, de thèses morales, bref de richesse et de diversité, dérivent uniquement du noyau fondamental par une suite d'opérations dites génératives, dont la nature et les détails restent à spécifier. Je désignerai dorénavant ces thèses comme le fondamentalisme sémantique et le généralisme sémiotique.

Dans sa réponse, Legaré réaffirme son allégeance (qu'il qualifie d'inconditionnelle) à la sémio-linguistique, et tout en acceptant de modifier marginalement la description de 'Pierre la fève,' il ne paraît aucunement ébranlé par les critiques formulées à l'égard de la théorie elle-même. Notamment, après avoir reconnu en toute honnêteté les difficultés du générativisme sémiotique, Legaré exprime son espoir que ces problèmes seront réglés avant peu: 'Malgré le manque d'une suite ordonnée de règles de conversion des contenus narratifs dans des contenus discursifs ou l'insuffisance des règles de lexicalisation des figures discursives dans la production des messages linguistiques, on ne peut poursuivre ce projet scientifique que constitue la sémiotique. Une telle progrès a été réalisé en si peu d'années qu'il y a lieu d'espérer d'autres résultats non moins prometteurs' (Legaré, p. 213). Quant au fondamentalisme sémantique, Legaré préfère ne pas relever le défi de Bremond, en réitérant les principales thèses sémio-linguistiques à ce sujet.

Regardé dans sa généralité, l'échange Bremond-Legaré tourne autour de la pertinence des modèles formels dans l'étude des phénomènes culturels, soit autour de la formalisation dans les sciences humaines. Dans le cas particulier qui nous préoccupe, la méthode formelle est

1 Claude Bremond, 'Sémiotique d'un conte mauricien: Sur deux Études de Clément Legaré,' *Recherches Sémiotiques/Semiotic Inquiry* 2, iv (Décembre/Décember 1982) 405-23; Clément Legaré, 'Poucet et le géant: Réponse de Clément Legaré à Claude Bremond,' *RSSI* 4, ii (juin/june 1984) 202-15. Les citations de ce dernier article seront indiquées comme suite: Legaré, p. ____.

la sémio-linguistique, mais on sait que des interrogations semblables se sont posées à propos des modèles mathématiques en linguistique et en littérature, à propos des recherches logiques en morale, ou en rapport avec la théorie mathématique des jeux et ses emplois en économie politique. Bien que parmi ces recherches se trouvent des méthodes arrivées à un degré d'explicitation et de précision formelle incomparablement plus grand que celui de la sémio-linguistique, on ne leur a nullement épargné de sévères critiques relatives soit à l'adéquation entre formalisme et objet étudié, soit à la structure interne du formalisme.

Pour critiquer l'adéquation des formalismes en sciences humaines on peut emprunter plusieurs voies. Une attitude assez répandue rejette en principe les méthodes formelles au nom de la spécificité radicale des études humaines. Les positions d'un Gadamer en herméneutique générale, celles des déconstructionnistes en littérature, relèvent de cette option. Des réponses à différents niveaux de généralité se retrouvent chez les philosophes qui croient au monisme épistémologique (Karl Popper, par exemple, mais aussi Stephen Toulmin), ou, dans le domaine de la littérature, chez des critiques comme Jonathan Culler, Shlomith Rimmon-Kenan ou Wlad Godzich, qui sans nécessairement rejeter la validité du point de vue herméneutique justifient la recherche formelle comme une stratégie rationnelle parmi d'autres en études littéraires.²

D'autres penseurs critiquent la formalisation en arguant qu'elle serait inadéquante non pas en principe, mais uniquement en pratique. Il n'y aurait assurément pas de progrès en astronomie ou en physique théorique sans l'apport des modèles mathématiques; en linguistique cependant ces modèles nécessitent un investissement formel excessivement lourd par rapport aux résultats obtenus. La grammaire traditionnelle, celle d'un Jespersen par exemple, décrivait les subtilités de la syntaxe anglaise avec autant, sinon plus de précision que les contributions des transformationnistes contemporains, sans pour autant faire appel à une argumentation formelle abstraite et contre-intuitive. On

peut certes répondre qu'en dépit de sa richesse, la grammaire de Jespersen pêchait par le manque de scientificité ou de rigueur. Mais précisément, argueront les adversaires du formalisme, l'idéal de scientificité inspiré par la physique mathématique ou par l'astronomie reste trop coûteux pour les besoins réels des sciences humaines.³

Enfin, on peut s'opposer à la formalisation en sciences humaines en affirmant que les formalismes, sans être exclus par principe, ni pour des raisons d'économie, restent le plus souvent stériles, car ils ne produisent pas des résultats suffisamment intéressants en relation avec l'horizon d'attentes et avec la problématique établie d'une discipline humaine. On dira par exemple que l'emploi des méthodes axiomatiques en morale, tout en éclairant la cohérence des systèmes éthiques, n'apporte pas de réponse aux questions que la tradition a placées au centre du domaine: la nature du bien et de la responsabilité, ou la tension entre fait et valeur.⁴ À ce genre d'objections la réponse la plus aisée consiste à maintenir qu'avec le temps l'horizon d'attente change, et que les nouveaux paradigmes scientifiques (au sens de Thomas Kuhn) apportent avec eux leur propre problématique, étant de ce fait dispensés de satisfaire des intérêts surannés. Mais une telle réponse ne postule-t-elle pas une improbable homogénéité entre l'évolution des sciences de la nature et celle des sciences de l'homme? En supposant même qu'un jour on arrive à démontrer une telle homogénéité, saurait-on affirmer sans danger que les nouveaux paradigmes ne se soucient point des anciennes problématiques? L'astronomie — ptolémaïque ou keplérienne — ne s'est-elle pas depuis toujours intéressée au mouvement des planètes?

Je rappelle ces débats qui préoccupent aussi bien les philosophes de la science que les théoriciens des différentes disciplines impliquées, afin de signaler un fait déconcertant en rapport avec la sémio-linguistique. D'une part, il me semble bien que chacun des trois types d'objections énumérées plus haut peut être soulevé relativement aux méthodes et analyses de ce courant. Ainsi, sans aucunement contester

² Voir, par exemple, l'échange entre S. Rimmon-Kenan et J. Hillis Miller dans *Poetics Today* 2:1b (1980) 185-91. Dans *Structuralist Poetics* (London: Routledge & Kegan Paul 1975), J. Culler examine en détail les implications des formalismes en littérature. Un point de vue récent sur les rapports entre herméneutique et formalisation est celui de Wlad Godzich dans 'Where the Action Is,' introduction à mon livre *The Poetics of Plot* (Minneapolis: The University of Minnesota Press 1985) vii-xxii.

³ C'est la position de Hilary Putnam dans *Meaning and the Moral Sciences* (London and Boston: Routledge 1978), important ouvrage qui annonce la fin du physicalisme et du projet d'unifier la science sous le signe des méthodes formelles.

⁴ Un retour au style de discussion non-formelle en éthique contemporaine est proposé par Bernard Williams dans *Ethics and the Limits of Philosophy* (London: Fontana Press 1985).

la richesse et l'importance de l'ouvrage, on peut affirmer à propos du *Maupassant* de Greimas,⁵ soit que le récit analysé se refuse par principe à l'approche sémio-linguistique, soit que la dépense formelle reste excessive (des centaines de pages truffées de carrés sémiotiques pour expliquer un bref récit de quelques pages) et que par conséquent la méthode s'auto-réfute par défaut de rendement, soit enfin que les résultats n'ont d'intérêt littéraire que minime, car ils ne répondent guère aux interrogations traditionnelles sur le récit examiné (*Les deux Amis*) ou sur son auteur. Notons bien que mon propos n'est pas de développer ces critiques, mais simplement de signaler leur possibilité, mieux, leur plausibilité. Dans chaque science humaine qui a cédé à l'attrait des formalismes des attaques de cette nature ont à mainte reprise été formulées, examinées et discutées, et c'est grâce aux échanges entre adversaires et partisans du formalisme que ces derniers ont pu ajuster leur tir, renforcer leurs positions, les corriger, voire les raffiner. D'autre part, je constate avec malaise qu'un tel débat est parfaitement absent en sémio-linguistique. Non pas que de temps à autre les points de vue de Greimas et de ses disciples ne tombent sous le coup de critiques formulées dans cet esprit. Timothy Reiss, par exemple, a proposé il y a quelques années une réfutation de la sémiotique de Greimas, à partir d'arguments apparentés à la fois aux positions herméneutiques et à celles des déconstructionnistes.⁶ Loin d'accueillir ces objections et autres du même genre avec tout le sérieux qu'elles méritaient, les tenants de la sémio-linguistique les ont soigneusement ignorées. Cette attitude n'a assurément pas manqué d'affaiblir la vigueur critique des sémio-linguistes, tant vis-à-vis de leurs propres points de vue, qu'en réponse aux quelques occasions où leurs idées ont été jugées dignes d'un examen approfondi. Et c'est probablement la raison pour laquelle les remarques de Bremond, dont la sévérité aurait passé pour normale, voire bienvenue en linguistique, en sociologie, en philosophie, ont provoqué l'anxiété de Legaré ('Être dur! À quelle fin? Pourquoi cette malveillance?' [Legaré, p. 204]), anxiété nullement attribuable au tempérament de l'estimé ethnologue, mais qui dérive naturellement de la stratégie de fermeture pratiquée par ses confrères sémio-linguistes. Mais il y a plus. D'une certaine manière le refus d'entendre les objections de Bremond me paraît plus préjudiciable encore que l'indiffé-

rence à l'égard des critiques d'un Reiss. Car tandis que l'argumentation de ce dernier, en exprimant d'emblée son hostilité face aux méthodologies formelles, ne se soucie guère du détail des propositions de Greimas, Bremond prend au contraire la peine de réfléchir aux particularités de la mécanique, d'en comprendre l'agencement et d'en mesurer l'efficacité. Avec des remarques comme les siennes nous passons de la famille d'objections externes, toujours stimulantes mais en fin de compte sans beaucoup d'effet sur l'économie du système, aux évaluations internes, qui jugent de la construction d'un formalisme, de sa cohérence, de sa puissance, de ses applications. Ainsi, Hilary Putnam a noté en 1961 que la grammaire de Chomsky générerait à l'époque tous les ensembles récursivement dénombrables; en d'autres mots qu'on n'avait pas réussi à en limiter la puissance à la classe des langues naturelles.⁷ Cette critique d'une extraordinaire dureté réduisait au néant les efforts initiaux de Chomsky et de ses disciples; elle n'en a pas moins eu comme résultat une longue série de travaux au terme desquels le modèle chomskien a subi un changement complet. Il faut souligner par ailleurs que, dès le début de sa démarche, Chomsky s'est proposé d'appuyer ses doctrines par des formalismes mathématiques en bonne et due forme. Et c'est sans doute grâce à cette décision qu'une critique comme celle de Putnam, avec toutes ses conséquences vivifiantes, a pu être proposée.

Une discussion critique du formalisme sémio-linguistique ne bénéficie pas d'une telle armature. Les propositions de Greimas ne font usage d'aucun des formalismes courants — la théorie des langages formels, la logique classique ou modale, la théorie des jeux, etc. À la place on nous soumet une construction *sui-generis*, incomplète de surcroît, et qui n'obéit dans aucun de ses détails aux contraintes habituelles des systèmes formels. Comment donc la juger? Les options restent limitées. En suivant l'exemple de Paul Ricoeur, nous pouvons mettre le formalisme de côté, tel un procédé rhétorique sans conséquences, pour en traiter les nœuds notionnels comme s'ils étaient des concepts de type herméneutique, comme si la sémiotique de Greimas nous proposait une histoire parallèle à celles racontées par Saint Augustin, Hegel ou Dilthey.⁸ C'est une option qui se recommande par son bon

5 A.J. Greimas, *Maupassant, la sémiotique du texte* (Paris: Seuil 1976)

6 Timothy Reiss, 'Semiology and Its Discontents: Saussure and Greimas,' *The Canadian Journal of Research in Semiotics* 5 (1977) 65-101

7 Hilary Putnam, 'Some Issues in the Theory of Grammar,' republié dans *Noam Chomsky: Critical Essays*, éd. G. Harman (New York: Doubleday 1974) 80-103

8 Paul Ricoeur, *Temps et récit II: La Configuration dans le récit de fiction* (Paris: Seuil 1984) 71-91

sens; et s'il est vrai que le programme de la sémio-linguistique insiste sur le caractère scientifique et formel de son dispositif, nous avons toujours le droit d'évaluer plutôt les résultats que les programmes. Ou alors, il nous reste le choix de prendre au sérieux le formalisme et le projet de rigueur scientifique tels qu'ils s'annoncent, et de les juger à la lumière des buts qu'ils visent. La supériorité de la méthode greimassienne, selon Legaré, ne vient-elle pas de 'son degré supérieur de scientificité, observable surtout dans l'univocité et la rigueur de son métalangage, dans sa différenciation de niveaux d'analyse et dans l'efficacité de ses procédures de description narrative et discursive?' (Legaré, p. 212) Évaluer ces visées implique entre autres questionner aussi bien les paliers de la construction que la pertinence des analyses textuelles proposées en vertu du formalisme. Cette démarche critique devrait provoquer la plus vive des grâtitudes chez les tenants du projet, car elle se penche sur le fonctionnement même de leurs propositions. C'est la démarche de Claude Bremond.

Elle n'a pas été inaugurée lors de la récente étude sur le volume de Legaré. Dès 1972, Bremond formule de sérieuses réserves à l'égard des idées de Greimas sur la narrativité.⁹ Tout en soulignant l'intérêt des propositions de celui-ci pour 'la recherche d'une matrice générative des premières articulations du récit, ou plus généralement des lois d'une grammaire narrative universelle' (*Logique du récit*, p. 101), Bremond développe déjà les principales raisons de son opposition aux doctrines sémio-linguistiques: la faiblesse logique du modèle constitutionnel (*Logique du récit*, p. 92-4) et les difficultés de la génération sémio-linguistique du récit (*Logique du récit*, p. 94-9). Bien que d'un ton plus enjoué, l'article à propos de Legaré n'est pas différent quant au contenu; il est surtout plus détaillé dans l'analyse du texte ethnolittéraire examiné. Or, à ma connaissance, les critiques formulées en 1972 par Bremond ont partagé le sort des remarques de Reiss. L'auteur visé et ses disciples n'ont pas trouvé utile de peser avec attention le pour et le contre; ils ont cru superflu de répondre par des arguments rationnels si les objections étaient jugées excessives, ou de modifier la théorie si on leur trouvait quelque pertinence. De la sorte ils ont manqué une importante occasion d'ouvrir le débat et, peut-être, de porter remède à deux des aspects les plus problématiques de leur projet.

Ces aspects, que j'ai déjà nommés plus haut, relèvent du fonamen-

talisme sémantique et de la génération sémiotique. Le fondamentalisme sémantique consiste à postuler que, tels qu'ils offrent à notre perception, les objets sémiotiques doivent leur richesse de sens à l'existence d'un noyau sémantique profond et invisible. Cette croyance n'a rien d'inhabituel en soi; on a toujours pensé que les textes littéraires, les récits en particulier, se développent à partir d'un thème donné. La spécificité du fondamentalisme greimassien vient de la décision d'attribuer au noyau de sens une forme particulière, qui, nous dit-on, consiste d'une opposition entre deux idées contraires, prises ensemble avec leurs subcontraires.¹⁰ Dans le conte 'Pierre la fève' ces idées – appelées 'sèmes' ou unités sémantiques – incluraient la richesse et la pauvreté, mais aussi la non-pauvreté et la non-richesse. Arrangés en carré, ces quatre termes simples seraient à eux seuls responsables de l'expansion narrative et discursive du récit. Dans ses articles de 1972 et de 1982, Bremond démontre en détail l'incohérence logique du carré sémiotique. À ses patients arguments, j'ajouterai quelques considérations sur l'origine intellectuelle du fondamentalisme sémantique. Le carré sémiotique, appelé aussi 'modèle constitutionnel', représente une tentative de synthèse entre trois sources théoriques: la doctrine saussurienne du signe, l'analyse lévi-straussienne du mythe, et la morphologie propienne du conte populaire. Ces composantes sont utilisées en pleine confiance, comme s'il s'agissait de vérités bien établies et dont la compatibilité réciproque serait assurée à l'avance. En fait, il me semble non seulement que chacun de ces modèles souffre de considérables tensions internes qui auraient certes justifié un examen critique préalable à leur utilisation, mais aussi que la synthèse proposée par Greimas aggrave encore ces tensions.

Construire une théorie universelle du sens à partir de la linguistique saussurienne et de ses prolongements hielmsleviens comporte des dangers épistémologiques peu évidents à premier abord, mais dont les effets paralysants ne font que s'accroître au fur et à mesure du travail de généralisation. Les deux thèses de la linguistique saussurienne dont Greimas fait usage, à savoir le point de vue anti-référentiel (la langue n'est pas une nomenclature) et la doctrine des oppositions binaires (dans la langue il n'y a que des différences),¹¹ sont peut-être indispensables pour fonder une approche attentive à l'agencement in-

9 Claude Bremond, *Logique du récit* (Paris: Seuil 1973) 81-102. L'article en question a fait l'objet d'une publication préalable dans la revue *Semiotica* en 1972.

10 A.J. Greimas, *Du sens* (Paris: Seuil 1970) 136-40 et 160-6.

11 Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* (Paris: Payot 1969) 97 et 166.

terne du système linguistique. Sans aucun doute, poser que la langue est autre chose qu'une simple nomenclature permettra au linguiste de saisir la spécificité de son objet. Sans aucun doute, les catégories linguistiques sont souvent organisées en oppositions, pour la bonne raison que la binarité est la plus économique façon de structurer un système de signes. Mais peut-on légitimement progresser d'une théorie immanente de la langue à une théorie immanente du sens? Du binarisme des signes peut-on inférer celui de la *signification*? Un tel passage, suggéré déjà par le *Cours de linguistique générale*, n'a rien d'obligatoire. Le *Cours* contient également le point de vue opposé, selon lequel les langues naturelles servent de média sémiotiques à des activités de sens plus ou moins autonomes. Saussure distingue en effet entre *langue* ou système de signes et *langage* ou capacité humaine plus générale dont la langue est le moyen d'expression, mais il n'affirme nulle part que la structure de la langue est identique à celle du langage, qu'une théorie du signe peut servir du même coup de théorie de la signification, bref, qu'une sémiotique à base linguistique suffit pour la construction d'une sémantique générale. Si à la suite de Saussure, de Wittgenstein, de Nelson Goodman, de Willard Van Orman Quine, la réflexion moderne sur le langage reconnaît au médium une épaisseur, une autonomie bien différente de la transparence que lui conféraient les doctrines classiques, si nous sommes aujourd'hui plus sensibles à l'interaction entre signes et signification, une identification complète entre ces deux niveaux reste néanmoins difficile à justifier.

Il n'y a d'ailleurs qu'à regarder la pratique des linguistes contemporains pour se convaincre des limites des thèses anti-référentielle et binariste. Après avoir fait leurs preuves en phonologie classique, ces thèses ont pu conduire à des descriptions intéressantes de certaines catégories morphologiques (le cas, étudié par Hjelmslev, et les catégories du verbe, par Jakobson). Depuis les travaux de Chomsky, il est cependant évident que la syntaxe repose sur des principes tout autres. En sémantique linguistique, l'approche anti-référentielle et binariste, bien qu'elle ait inspiré la description de quelques familles de mots, n'a toutefois pas favorisé l'articulation d'une sémantique qui couvre l'ensemble des phénomènes linguistiques. La thèse anti-référentielle, par exemple, alourdit sans raison la description des déictiques, tandis que la pertinence du binarisme, évidente en phonologie et morphologie, s'évanouit lorsqu'on passe à la signification lexicale, où nous devons rendre compte, à côté d'éléments discriminatoires, de la gradation, du continuum, de la complexité. Plutôt que de ces deux thèses saussuriennes, les travaux contemporains en sémantique de la

langue s'inspirent de la syntaxe générative-transformationnelle et de la réflexion référentielle et pragmatique en philosophie du langage. Or si déjà en sémantique linguistique on assiste au dépassement du point de vue anti-référentiel et binariste, comment pourrait-on en justifier l'utilité dans une théorie générale du sens? C'est dire que les oppositions sémiotiques sur lesquelles se fonde le 'modèle constitutionnel' pouraient à la rigueur fournir la base d'une réflexion sur les catégories morphologiques de la langue, voire d'une sémantique grammaticale. Mais une théorie générale de la signification excède infiniment ces cadres étroits.

Concernant l'analyse lévi-straussienne du mythe, deuxième source théorique du 'modèle constitutionnel', il faudra en noter l'énergique mouvement d'abstraction, qui dans le déploiement du mythe fait l'économie de la temporalité. Une équation achronique de la forme 'A est à non-A ce que B est à non-B' est censée sous-tendre le mythe, en lui offrant une signification cachée. Ainsi, dans la bien-connue analyse du mythe d'Oedipe, l'équation achronique obtenue par Lévi-Strauss postule que la sur-évaluation des relations de parenté est à leur sous-évaluation ce que l'affirmation de l'origine chthonienne de l'homme est à sa négation.¹² Je n'irai pas dans les détails de cette proposition que j'ai déjà discutée ailleurs.¹³ Qu'il suffise de dire ici qu'en réduisant la multiplicité des événements narratifs à un schéma de quatre termes, Lévi-Strauss néglige de prendre un minimum de garanties méthodologiques: d'une part l'analyse n'explique pas les critères selon lesquels certains événements du mythe sont exclus du schéma final, d'autre part on ne prévoit aucun moyen de retrouver les éléments mis de côté. Ce qui fait donc défaut, en termes chomskiens, c'est la récupérabilité des effacements. Comme toutefois Lévi-Strauss n'aspire pas à construire un système formel rigoureux, l'absence de ces précautions n'affecte que marginalement la crédibilité de son discours. On peut accepter qu'un nombre d'éléments essentiels du mythe d'Oedipe (la culpabilité du héros, l'auto-punition, le suicide de Jocaste, etc.) se voient exclus sans appel de l'équation lévi-straussienne, tant qu'on n'attribue pas à cette dernière la tâche de générer l'ensemble du mythe. Il en va autrement de la version qu'en propose Greimas. Le 'modèle constitu-

¹² Claude Lévi-Strauss, 'L'Analyse structurale du mythe,' *Anthropologie structurale* (Paris: Plon 1958)

¹³ Thomas G. Pavel, 'Phonology in Myth-Analysis,' *Text* 25. *Sentence*, Vol. II, éd. J. Petófi (Hamburg: Buske 1979) 654-66

tionnel, tout aussi indépendant des détails du texte que l'équation lévi-straussienne, doit de surcroît produire ce qu'on en a irrévocablement retranché.

Du côté de l'héritage proppien, enfin, les embarras ne sont ni moins frappants, ni mieux réglés. Avant de prendre la *Morphologie du conte* (Paris: Seuil 1970) comme point de départ d'une théorie universelle du sens, les sémio-linguistes auraient peut-être dû en vérifier, au moins par sondage, le bien-fondé en rapport avec les contes merveilleux étudiés par Propp. S'ils l'avaient fait, ils auraient pu découvrir le manque de généralité de l'analyse proppienne. En effet, tel que montré par Claude Bremond et par Jean Verrier¹⁴ après la confrontation du modèle de Propp avec les contes du recueil d'Afanassiev, les cent contes auxquels le modèle prétend s'appliquer se réduisent en fait à un seul conte-type, le no. 300 de la classification d'Aarne et Thompson, à savoir *Le tueur de dragons*. La morphologie d'un seul conte-type aura de la sorte servi de fondement à la sémiologie narrative de tous les récits, voire de tous les phénomènes de signification. Une telle généralisation est pour le moins vertigineuse. Et ce n'est pas tout. En simplifiant par des réductions successives les trente-et-une fonctions du modèle de Propp, Greimas les condense en une équation de type lévi-straussien, qu'il identifie à un modèle constitutionnel à quatre termes. L'histoire du tueur de dragons — puisque c'est la seule qui satisfait sans difficulté la morphologie de Propp — serait dans la lecture de Greimas celle d'une rupture de contrat, suivie de l'établissement d'un nouveau contrat. Le mariage du héros, point final du conte, confère rétrospectivement un sens à l'histoire qui y conduit, et détermine du même coup le choix du modèle constitutionnel. Notons cependant que le formalisme proppien ne reçoit pas dans la *Morphologie* une interprétation théorique explicite. La fin abrupte de la *Morphologie* ne permet pas au lecteur de saisir l'intention ultérieure de Propp, le but dans lequel le formalisme a été construit. Or la question se pose si les simplifications du système de la *Morphologie* telles qu'opérées par Greimas vont ou non dans les sens donné par Propp à sa recherche. Autrement dit, le schéma obtenu par Greimas à partir de la *Morphologie*, schéma qui devrait rendre compte du sens de toute histoire, réussit-il à surprendre les virtualités contenues dans le seul conte-type dont s'occupe la *Morphologie*? Ou encore, cette grille universelle montée à partir du formalisme proppien capte-t-elle du moins le sens du récit de départ?

Pour mieux situer cette question, il n'est pas inutile de rappeler que pendant longtemps les narratologues et les sémioticiens ont cru que la *Morphologie* énonçait l'essentiel de l'enseignement de Propp. On n'ignorait certes pas l'existence d'un deuxième livre du célèbre folkloriste, publié en 1946, mais selon la rumeur cet ouvrage négligeable se serait contenté de faire écho aux pressions idéologiques de l'époque en Russie. Heureusement, depuis quelque temps le livre sur *Les Racines historiques du conte merveilleux*, encore rarissime en russe, est disponible en italien et en français, et partiellement en anglais.¹⁵ En le lisant, on découvre au-delà des formules stéréotypées d'un stalinisme de surface une fascinante étude intimement liée aux considérations de la *Morphologie*. L'anecdote du quatrain de Zadig vient irrésistiblement à l'esprit. On se souvient que dans le récit de Voltaire les courtisans trouvent un morceau déchiré de papier sur lequel un quatrain de la main de Zadig semble insulter le monarque. Emprisonné, le héros ne sera mis en liberté que lorsque la deuxième moitié du papier, en complétant les hémistiches griffonnés sur la première, permet de reconstituer le quatrain dans son intention originelle, tout à fait favorable au sultan. De même, considérée en elle-même, la *Morphologie du conte* semble proposer un formalisme un peu prolixe et gauche, établi indépendamment de toute considération thématique et historique. Lu ensemble avec *Les Racines historiques*, le formalisme prend relief et sens; sa fonction, désormais apparente, sera d'appuyer la thèse historico-thématique proposée dans *Les Racines historiques*. Cet inattendu retour des choses devrait, si la méthodologie sémio-linguistique avait quelque pertinence, confirmer la réduction proposée par Greimas; puisque cette dernière vise à extraire le sens éparpillé dans le formalisme de la *Morphologie*, les interprétations de Propp lui-même ne sauraient qu'en souligner les vertus simplificatrices. Pourtant, surprise, la conclusion de *Les Racines historiques* réfute la réduction. Selon Propp, l'unité du conte merveilleux découle d'une synthèse entre deux séries de motifs: le cycle de l'initiation et celui des pérégrinations dans l'au-delà. À ce noyau complexe s'ajoutent d'autres motifs, dont notamment ceux du mariage et de l'accession au trône du héros, qui relèvent du cycle moins important de la succession dynastique. Le mariage donc, qui dans l'analyse sémio-linguistique détermine rétroactivement le sens du récit du tueur de dragons, n'est dans l'esprit de Propp qu'un ajout, qu'une coda

¹⁴ Claude Bremond et Jean Verrier, 'Afanassiev et Propp', *Littérature* 45 (1982) 61-78

¹⁵ Vladimir Propp, *Les Racines historiques du conte merveilleux*. Trad. Lise Gruel-Appert (Paris: Gallimard 1983)

d'un intérêt secondaire greffée sur le noyau initiatique et rituel du conte. Ce noyau, de plus, est lui-même complexe, inattendu, et n'équivalait en aucune manière à l'opposition 'rupture vs. rétablissement de contrat'. C'est dire combien la réduction opérée par Greimas occulte précisément ce qui fait l'intérêt de la méthode propiennne.

À l'origine du modèle constitutionnel se trouve donc une mixture théorique à composantes insuffisamment décantées, sinon incompatibles les unes avec les autres. Car peut-on espérer qu'une théorie différentielle du signe éclaire les contenus historiques et mythiques du récit? A-t-on le droit de fonder un modèle génératif sur une pratique de réduction sans contraintes explicites? Saura-t-on allier une forte volonté d'abstraction à une morphologie particulièrement attentive aux méandres et à la physionomie des textes? Comment, enfin, accepter la 'logique' du fondamentalisme sémantique, puisque de toute façon le carré sémiotique ne résiste à l'examen méthodologique le plus sommaire, car non seulement il n'existe aucune preuve plausible en faveur de cette invisible structure plutôt qu'en faveur d'une autre (pourquoi donc carré et non pas triangle ou pentagramme?), mais aussi parce qu'entre la simplicité de la structure choisie et la diversité des objets qu'elle est censée expliquer l'écart est si considérable que chaque objet sémiotique peut accepter un nombre indéfini de candidats également probables au poste de noyau sémantique. Dans la théorie des modèles, on dit qu'un tel système est trivial, car il ne produit aucune information pertinente.

Il s'agirait donc, pour les tenants de la méthode, de limiter ces possibilités et de contraindre les rapports entre la multiplicité d'un texte offert à la perception et la simplicité du noyau postulé. Dans ce but, les partisans de l'École de Paris aménagent entre le carré invisible et le texte visible un nombre variable de paliers intermédiaires, de plus en plus simples vers les profondeurs et de plus en plus complexes vers les surfaces. Ils ajoutent ensuite que le récit est généré à partir du noyau invisible par un passage ordonné à travers les paliers intermédiaires (invisibles eux aussi, mais de plus en plus concrets), jusqu'à l'étape ultime qui révèle le texte même du récit. Ce passage s'appelle 'le parcours génératif'. En s'appuyant sur de minutieuses analyses, les critiques de Bremond soulignent, en 1972 comme en 1982, la difficulté de transformer un couple de termes fondamentaux en un récit complexe, plein de retours et de surprises. Persuadé de la justesse de ses remarques, j'abonde en son sens en affirmant que la nature 'formelle' du parcours génératif ne résiste pas mieux à l'examen que le carré censé l'engendrer.

Encouragés sans doute par le succès des grammaires formelles et tout particulièrement de la linguistique chomskienne, les sémio-linguistes emploient volontiers des termes à saveur mathématique et qui commentent la rigueur: 'algorithme des procédures', 'règles de formation des équivalences de contenu entre les différents niveaux', 'règles de conversion des contenus narratifs dans des contenus discursifs', 'règles de lexicalisation des figures discursives dans la production des messages linguistiques'. Il reste cependant qu'aucun de ces 'algorithmes', qu'aucune de ces 'règles' n'ont jamais été esquissés, pis même, que personne n'entretient la moindre idée sur leur forme possible. Legaré nous envoie à la page 72 du dictionnaire sémiotique de Greimas et Courtés, où, note-t-il, 'Les règles précises de l'engendrement du récit sont à peine ébauchées' (Legaré, p. 213). Ébaucher est-ce déjà indiquer la moindre piste? Hélas, non, si on consulte le volume cité. Tout ce qu'on y trouve, c'est de la méta-théorie, ce sont des méta-promesses: 'L'élaboration des règles de conversion constituera, on s'en doute, un des tests fondamentaux de la cohérence de la théorie sémiotique'.¹⁶ Comment ne pas être d'accord? Et pourtant, six ans après la publication du dictionnaire, quinze ans après la parution du recueil *Du Sens* de Greimas, vingt ans après la *Sémiotique structurale* du même auteur, le test n'a toujours pas été passé. Il est vrai qu'on nous offre à la place une liste des 'paliers' énumérés sans argumentation: le carré sémiotique, la syntaxe fondamentale, la syntaxe narrative, la syntaxe discursive, chacune de ces syntaxes douées de sa sémantique, mais les rapports entre divers paliers restent plongés dans une perdurable obscurité. Loin de remédier à la vacuité explicative du carré sémiotique, le parcours génératif l'aggrave: à partir des noyaux sémantiques les moins probables on pourra désormais, en l'absence de toute contrainte explicite, 'générer' impunément n'importe quel récit ou texte.

Nous sommes donc amenés à nous interroger sur l'acception des termes 'générer' et 'génératif' dans les travaux de l'école sémiotique. La génération du complexe à partir du simple peut être considérée de plusieurs manières. Il est d'une part loisible de prendre le terme 'génération' dans son sens méta-mathématique. Générer un ensemble de théorèmes signifie alors l'énumérer selon une méthode à nombre fini d'étapes. Pour générer un ensemble infini, il est intéressant de construire un système axiomatique explicite qui à partir d'un

16 A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique: Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Paris: Hachette 1979) 72

nombre fini d'éléments et de règles spécifiera tous les éléments de l'ensemble et seulement ces éléments. Pour un ensemble fini, la génération peut consister simplement dans l'énumération de ces éléments. On reconnaît dans la génération des ensembles infinis de théorèmes les sources de l'argumentation de Chomsky à propos des grammaires des langues naturelles.¹⁷ Il est apparent que la génération sémio-linguistique n'entre pas dans cette catégorie, tout d'abord parce qu'en se consacrant surtout à l'analyse d'objets culturels donnés elle n'engendre pas des ensembles infinis; ensuite, parce que, même si on arguait que ces analyses se font dans la perspective de la généralité et de l'infinité potentielle, il reste qu'aucun détail formel de la génération n'est présent. S'agirait-il alors de génération dans le sens biologique du terme? Le passage du simple au complexe, de l'œuf fécondé à l'organisme vivant à travers différentes étapes de développement n'est pas sans rappeler les avatars du carré sémiotique en voie de devenir le texte accompli. Mais la ressemblance reste superficielle: la bio-chimie place dans l'œuf fécondé toute la richesse d'information génétique et topologique dont l'organisme a besoin pour arriver à la maturité. Rien de tel en sémio-linguistique, où le carré ne contient pas de détermination spécifique autre que le couple de sèmes de départ. Faudra-t-il alors dire que la génération sémiotique ne ressemble à rien et qu'elle inaugure peut-être un nouveau type de scientificité? Prenons garde! Préendre ceci, c'est préparer à la sémio-linguistique un statut semblable à celui de la phrénologie ou de la dianétique. On a le droit d'espérer que les responsables de l'École de Paris hésiteront avant de s'engager plus loin dans cette voie.

Tenter de justifier la génération sémiotique par le truchement de l'innovation radicale me semble une stratégie coûteuse et risquée, surtout que le parcours génératif des sémio-linguistes, étranger aux notions mathématiques ou biologiques, offre néanmoins des points de ressemblance avec une conception plus ancienne de la génération. Je pense à la procession universelle dans les doctrines gnostiques. Ces doctrines, on le sait, postulent à l'origine de l'univers un Dieu infiniment mys-

térioux séparé de la création par un nombre variable de paliers intermédiaires: les dix-sept Séphiroths de la Kabbale, les six racines cosmiques chez Simon le Magicien, la suite des anges chez Satormil, la succession d'Esprits et d'Âmes universels chez Basileide, ou encore les trente éons du luxuriant système de Valentin.¹⁸ Or, si en mettant entre parenthèses leurs ambitions méthodologiques on regarde de plus près la pratique générative des sémio-linguistes, on ne peut s'empêcher d'être frappé par la parenté épistémologique de leurs constructions avec les processions gnostiques. À l'instar de celles-ci, le parcours génératif contient un passage graduel d'un maximum de simplicité cachée vers un maximum de diversité visible: des deux côtés, l'hierarchie de paliers dont le nombre peut être augmenté à volonté exprime des essences par ordre décroissant d'abstraction. De l'Autopâtre de Valentin sort par un énigmatisme dynamisme interne l'Ennoïa, qui unie à la Grandeur fait naître l'Homme Cosmique, père de la Vérité, dont surgissent des Tétrades, des Dodécades, des Triacotades, des Ogdoades. De même, du carré sémiotique naît par un incompréhensible mouvement la syntaxe fondamentale, dont jaillit le mystère de la syntaxe narrative, à son tour métamorphosée en syntaxe discursive avec ses opérations appelées actorialisation, temporalisation, spatialisation. Comme dans les systèmes gnostiques, les étapes du parcours génératif sont découvertes par pure vision intellectuelle, sans l'aide d'aucune discipline logique ou expérimentale. Pareillement à la gnose, le parcours est double: du carré sémiotique procèdent par émanations successives les éons conduisant au texte, tout comme le Dieu caché s'exprime en paliers hiérarchiques jusqu'à la diversité sensible; réciproquement, l'âme humaine peut remonter illuminée par la gnose ces nombreuses étapes pour retourner à son Créateur, tandis que le sémio-linguiste, guidé par la doctrine, choisira ce que Legaré appelle 'la démarche ascendante' qui le ramènera du texte multiple à l'unité profonde. Ces traits, d'ailleurs, singularisent moins la sémio-linguistique qu'on n'en serait tenté de croire. Il est intéressant de constater combien répandues sont les gnoses modernes, ces doctrines qui allient un puissant désir de systématisation à une méthode purement intuitive, voire imaginative, tout en refusant de se soumettre aux contraintes de la logique et à l'épreuve des faits. Toutes les sociologies mes-

17 Voir notamment Noam Chomsky, 'Formal Properties of Grammar,' *Handbook of Mathematical Psychology*, Vol. II, éd. D.R. Luce (New York: Wiley 1963) 333-418. On consultera avec profit S. Kleene, *Logique mathématique* (Paris: A. Colin 1971). Un grand nombre de manuels présentent de manière accessible le concept de génération formelle. Le plus aisé à suivre est probablement celui de R. Wall, *Introduction to Mathematical Linguistics* (Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall 1972).

18 H. Leisegang, dans *La Gnose* (Paris: Payot 1951), présente les principaux courants gnostiques. On vient de rééditer en trois tomes l'ouvrage fondamental de A.J. Festugière, *La Révélation d'Hermès Trismégiste* (Paris: Belles Lettres 1963).

sianiques du vingtième siècle, mais aussi la plupart des courants de la psychanalyse ont développé des branches gnostiques à divers degrés d'ésotérisme et d'intolérance. L'historien de la culture contemporaine devra un jour s'interroger sur les origines de cette surprenante famille.

Singulière ou non, la métamorphose d'une recherche rationnelle en doctrine gnostique n'est pas de nature à réjouir les spectateurs du phénomène. Il est douloureux de voir comment un remarquable ensemble d'idées sur le sens transphrastique et sur la nature des récits se transforme en une théorie hermétique, déchirée entre l'excèsif désir de scientificité et le mépris exemplaire des normes scientifiques en usage. Il est douloureux de voir que tant de notions et de suggestions fertiles, qui ont suscité une multitude de travaux et ont stimulé la pensée de beaucoup de chercheurs (dont l'auteur de ces lignes), se trouvent englobées dans un nébuleux discours de type gnostique.

Alors? Je pense que pour autant qu'ils désirent sortir du chaos épistémologique que je viens de décrire, les sémio-linguistes se trouvent devant un choix décisif pour l'avenir de leurs recherches. Ils peuvent d'une part garder le souci de scientificité qui a toujours été une marque de leur programme, mais alors ils devront aligner leur formalisme sur les standards minimaux qui prévalent aujourd'hui. Dans une telle option, le carré sémiotique sera de toute vraisemblance abandonné pour laisser la place à quelque construction moins arbitraire; la génération des textes, si elle reste une des ambitions de l'école, devra être soigneusement explicitée, et le nouvel appareil formel appartenra à une des grandes familles de formalismes en vigueur. En faveur de cette direction plaident non seulement l'exemple des progrès obtenus en grammaire générative et en théorie des textes, mais aussi la qualité de certains travaux innovateurs en sémio-linguistique même, notamment ceux de Jean Petitot. Si j'entretiens quelques doutes sur la plausibilité de cette réforme, cela tient à ce que peu de sémio-linguistes semblent prêts à affronter les exigences d'un formalisme plus rigoureux encore que celui pratiqué actuellement. En outre, la configuration actuelle en sciences humaines me paraît peu favorable à une nouvelle vague d'investissements formels. Pour une multitude de raisons, l'idéal de scientificité et de rigueur formelle ne parvient plus à inspirer aux sciences humaines la ferveur qu'il leur communiquait naguère. Dans une telle conjoncture, la meilleure garantie de survie pour l'école sémio-linguistique serait sans doute d'opter tout simplement pour l'abandon des prétentions formalistes et générativistes. Car, au fond, l'échec du formalisme sémio-linguistique ne devrait pas nécessairement signifier la fin de ce courant. Les formalismes durs ne sont

assurément pas l'unique modèle de connaissance, surtout dans les humanités, et à côté des modèles scientifiques il existe des pratiques plus modérées au niveau de la construction formelle, mais non moins intéressantes quant à leurs résultats. Des modèles souples, enracinés dans l'intuition, dans la tradition culturelle, ou dans les divers débats philosophiques restent possibles et fort respectables. Le dictionnaire sémiotique de Greimas et Courtès fourmille d'idées intéressantes, d'aprecus profonds et inattendus, de suggestions qui attendent d'être développées. Libérées du carcan pseudo-formel, ces idées gagneraient à être présentées dans le langage rationnel mais non pas formel pratiqué par les philosophes, par les historiens, par les littéraires, par les ethnologues. L'abandon des chimères formelles n'annonce pas le crépuscule d'une discipline humaine, au contraire. La voie de l'argumentation raisonnée, celle des modèles heuristiques, ou encore celle de l'herméneutique lui restent toujours ouvertes. Notons en passant qu'une réorientation de cette nature influencerait de manière bénéfique sur le style des sémio-linguistes; puisqu'il ne faudra plus affecter le ton ésotérique qui tient parfois lieu de rigueur formelle, l'écriture sémio-linguistique pourra acquérir une nouvelle simplicité et transparence.

Un tel assainissement n'aura des chances de succès que grâce au sens de la responsabilité des sémio-linguistes eux-mêmes. C'est pourquoi il m'est difficile d'accepter l'idée qu'un collègue aussi estimé, aussi honnête et aussi compétent que Clément Legaré annonce son "allégeance inconditionnelle" (Legaré, p. 210) aux doctrines sémio-linguistiques dans leur forme actuelle. J'ai toujours cru et je crois encore qu'en dépit d'inévitables contraintes, le domaine du savoir constitue idéalement une République des Lettres, où chacun dispose du droit au libre examen; qu'à la différence des relations entre le seigneur et son vassal ou entre Dieu et le croyant, la collaboration entre chercheurs s'établit en vertu d'une *allégeance conditionnelle*, la condition en étant le droit sinon le devoir d'exercer la pensée critique; qu'entre Platon et la vérité il n'y a pas à hésiter; enfin que dans cette République les disputes se font non pas en vue de la paix — car les désaccords peuvent être durables et acrimonieux; ni en vue de la victoire — car d'habitude elle tarde à arriver; mais afin d'y maintenir et d'y encourager l'indépendance et l'ouverture d'esprit, vertus dont dépend le sain développement de toute discipline intellectuelle. Et je ne vois aucune raison plausible pour que la sémio-linguistique en fasse exception.

University of California, Santa Cruz